

Quatorze crânes congolais au cœur du débat

La possession de « restes humains » est l'un des volets les plus sensibles de la relation de la Belgique avec l'Afrique centrale. L'ULB a tenté, à travers un colloque, de faire le point.

S'agirait-il de l'un des derniers chapitres de la décolonisation, qui, comme les précédents, se traduit par un dialogue belgo-congolais difficile mais nécessaire, assorti de polémiques, de malaise, mais aussi de bonne volonté ? Durant une journée, en présence du recteur Yvon Englert, l'ULB a tenté de faire le point sur l'un des volets les plus sensibles de sa relation avec l'Afrique centrale : le fait que l'université soit en possession de « restes humains », soit 14 crânes ramenés du Congo dans les premiers temps de la conquête coloniale, le plus souvent par des militaires.

Ces crânes se trouvent en dépôt au Musée des sciences naturelles et leur existence suscite l'indignation des représentants de la diaspora congolaise, qui réclament, non sans virulence, leur rapatriement. Il est vrai que l'un de ces crânes est porteur d'une forte charge symbolique : le chef Lusinga qui s'opposait au capitaine Storms fut décapité par ce dernier et sa tête envoyée en Belgique comme trophée de guerre. A l'époque, Lusinga était présenté comme un esclavagiste, mais aujourd'hui Elikia M'Bokolo rappelle que ce « résistant » s'opposait à l'avancée des Belges mandatés par Léopold II et avait déclaré à Storms : « Si vous venez en ami, vous serez accueilli comme tel. Si vous venez pour oc-

cuper notre pays, je vous tuerai ».

A la recherche des différences

Ramené en Belgique, le crâne de Lusinga fut confié à la société d'anthropologie de Bruxelles et le professeur Emile Houzé, médecin, anthropologue et professeur à l'ULB, conclut, après examen, que le chef congolais était un être « cruel, avide et vindicatif ». Le journaliste Michel Bouffieux, qui « redécouvrit » le crâne de Lusinga, rappelle aussi qu'à l'époque, le même Emile Houzé se livrait à la comparaison des crânes des Wallons et des Flamands...

« De l'ombre à la lumière » : dans la tradition du libre examen, le colloque de l'ULB a éclairé crûment les postulats de la recherche à l'époque coloniale, qui supposaient des différences entre les êtres humains. Elikia M'Bokolo rappela que les Congolais, à la veille de l'indépendance déjà, exigeaient que leur patrimoine leur soit restitué et si Maarten Couttenier, historien et membre du staff de l'actuel Africa Museum, refit l'historique des crânes, des squelettes ramenés en Belgique, Alain Fromont, anthropologue au Musée de l'homme à Paris, souligna qu'au 19^e siècle, l'anthropologie physique était pratiquée dans toute l'Europe.

Dans la collection mondiale de restes

humains détenue à Paris, 37 % d'entre eux sont d'origine française : « On mesurait et comparait les hommes, les femmes, les Bretons, les Auvergnats... Expliquant l'anatomie génétique, la bioarchéologie, le Dr Fromont soutient que « ces restes sont les archives de l'humanité, ils doivent pouvoir être déchiffrés par les générations futures ».

En Belgique, le débat porte plutôt sur la repentance, sur les perspectives de restitution, à entendre les représentants des Afro-descendants. Il apparaît qu'au-delà des restes humains, le malaise de cette communauté est suscité par la discrimination et par le manque de connaissance de l'histoire africaine (ce qui fait sursauter le professeur Pierre Des Marets qui a enseigné le sujet pendant 35 ans...). Venu de Kinshasa, l'anthropologue Placide Mumbembe évoqua l'envoi de 113 objets dans les années 70, à la demande du président Mobutu, qui furent volés dans les années 90 et il rappela les préalables indispensables à toute restitution : des garanties de sécurité et la formation d'un personnel compétent.

Empreint de passion, le colloque de l'ULB a démontré que le débat ne faisait que commencer. ■

COLETTE BRAECKMAN

Elikia M'Bokolo « La Belgique est rattrapée par son passé colonial »

ENTRETIEN

L'historien congolais Elikia M'Bokolo évoque l'héritage colonial de la Belgique dans son contexte historique.

L'héritage colonial est-il assumé par la Belgique ? Comment expliquer que des experts de l'ONU aient dénoncé un « mur de silence » sur la colonisation ?

La Belgique est en train d'être rattrapée par son passé colonial et par une sorte d'incapacité à prendre en charge les problèmes qui découlent de la colonisation. Celle-ci a été dure, du début jusqu'à la fin. Aujourd'hui, on sort les dossiers de M'Siri, de Lusinga : ils étaient présentés comme des esclavagistes mais, en réalité, ils étaient les dirigeants d'Etats en train de se construire, de sociétés en recomposition après les ravages de la traite négrière. Pour cela, il fallait des

chefs forts, des sociétés qui disposaient, bien avant l'arrivée des Belges, de ressources diverses, fournies par le commerce de l'ivoire, du caoutchouc, des métaux comme le cuivre... A l'époque, des explorateurs comme Livingstone et Stanley ont été parachutés en terres inconnues. Il n'y avait aucune connaissance de ces sociétés.

En quoi la colonisation belge fut-elle spécifique ?

La colonisation léopoldienne était bien différente de la colonisation française, britannique, allemande... Les Allemands avaient déjà des entreprises sur la côte orientale d'Afrique, l'Angleterre était présente sur la côte ouest en Sierra Leone entre autres, la France connaissait les Antilles... La Belgique, elle, n'avait guère de passé colonial, c'était un peuple que la colonisation n'intéressait

pas.

Pire encore, le peuple belge était ignorant : il ne savait pas qu'en Afrique centrale existaient des sociétés organisées, des Etats en formation, qui entretenaient des relations économiques. Tout l'est du Congo était en relation avec le monde swahili, avec les côtes de l'océan Indien et donc avec le continent asiatique, le nord du Congo était en contact avec la vallée du Nil, avec l'islam... On a trop parlé de l'esclavage : la richesse principale du Congo, c'était l'ivoire, recherché en Orient, en Inde mais aussi en Occident. Sans parler du cuivre. Les Belges n'ont rien vu, rien su de tout cela. On ne leur parlait que de « sauvages » vivant dans la brousse. Les Belges étaient pressés d'exploiter au plus vite le Congo. Ce qui explique cette extrême violence de l'Etat qui persistera jusqu'au bout...

En quoi consiste la violence de l'Etat colonial ?

Le régime colonial était très dur, et il est resté contraignant jusqu'après l'indépendance, jusqu'au milieu des années 60... Au début de la colonisation, il s'agissait de gagner de l'argent au plus vite et de rentrer dans les frais, avec le caoutchouc puis le cuivre ; on a utilisé la chicotte, la violence était très forte. Par la suite, jusqu'à la fin, le

régime colonial a pratiqué une sorte d'apartheid interne : chaque jour, à 17 h 30, les Noirs devaient quitter les quartiers européens. La discrimination était féroce, je me souviens encore de l'avoir vécue dans mon enfance... Les Belges s'étaient aussi fabriqué une sorte de légende sur eux-mêmes, une mythologie qu'ils imposaient aux Congolais : la civilisation supérieure, la maîtrise des technologies, de l'argent... La représentation que les Belges avaient des Congolais était fautive, on les présentait comme n'ayant pas de savoir-faire... Du côté belge, il y eut cependant des résistances : des mission-

naires catholiques du côté de l'Equateur, mais surtout des protestants...

Pourquoi les principales mises en cause de la colonisation belge sont-elles venues d'Amérique ?

Justement, à cause des missionnaires protestants parmi lesquels des Noirs américains... Ces derniers ont prononcé des réquisitoires terribles, sans rémission. Même aujourd'hui, la mémoire anti-coloniale n'a pas disparu de la société congolaise : il y a encore au Congo des gens qui se souviennent des Noirs américains et qui se demandent quand ils vont revenir pour les aider... Ce sont les Américains qui ont formulé les pires accusations sur le plan international, car ils avaient des missionnaires qui les informaient sur le terrain... Il faudrait que l'on s'attelle dans le calme aux problèmes d'histoire et de mémoire que nous avons avec la Belgique...

Pourquoi les conclusions des experts de l'ONU, formulées cette

semaine, ont-elles choqué en Belgique ?

Justement parce que la connaissance des faits manque encore, et que l'histoire coloniale n'est pas enseignée. A Tervuren, le nouveau musée représente un pas en avant mais il reste beaucoup à faire... La demande de restitution existe bel et bien au sein de la société congolaise, ce n'est pas le fait de quelques intellos, de la diaspora... Les objets autrefois emportés gardent de la puissance, ce ne sont pas des « choses », les gens savent que leurs objets se trouvent là-bas et qu'en plus ils rapportent de l'argent. On attend de la Belgique qu'il y ait des échanges intellectuels équilibrés entre le Congo et l'ancienne métropole... Des experts congolais, si on recourait à eux, pourraient aussi contribuer à apaiser ces tensions... Il est étonnant de voir que ces enseignements, ces recherches n'impliquent que peu de Congolais... Cela perpétue des situations d'inégalité, prolonge des frustrations qui sont fondées. ■

Propos recueillis par C.B.

Dépositaire de la mémoire

L'historien Elikia M'Bokolo, titulaire de la chaire d'histoire de l'Afrique à l'Ecole des hautes études en sciences sociales à Paris (EHESS) et professeur à l'Université de Kinshasa, est surtout connu pour être le producteur de la série « Mémoires d'un continent » diffusée sur les ondes de Radio France internationale. Né à Léopoldville (Kinshasa) en 1944, ce fils d'un médecin congolais s'est consacré à l'histoire de l'Afrique, abordée surtout sous l'angle social. Il a participé à la conférence de Durban, en 2001, qui étudie les effets de la colonisation et de l'apartheid. Il a contribué à l'ouvrage collectif « Notre Congo, onze Kongo » ou « la propagande belge dévoilée ». Il y évoque les résistances au sein de la population congolaise.

C.B.